

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

IV.

Quelques anecdotes racontées par Paganini lui-même.

Plusieurs écrivains, dans des articles sur Paganini, ont avancé que cet artiste éminent avait reçu une éducation brillante, qu'il parlait et qu'il écrivait avec la plus grande facilité toutes les langues vivantes. Ceci est inexact, Paganini n'écrivait et ne parlait aucune autre langue que l'italien et l'anglais. Dans les dernières années qu'il a passées à Paris, il était parvenu à se faire comprendre en ajustant tant bien que mal quelques mots français les uns à la suite des autres. Il n'avait jamais pu s'abstenir de des études sérieuses de prononciation, et, chose bizarre, sa mémoire, qui était merveilleuse pour retenir les motifs ou les phrases musicales les plus compliquées, se refusait à conserver les mots des idiomes les plus simples. — A l'étranger, en Allemagne surtout, où Paganini passait pour être d'une sordide avarice, on prétendait que l'illustre violoniste simulait de ne pas comprendre l'allemand afin de se soustraire aux importunités des domestiques, qui l'obsédaient de demandes d'argent avant et après ses concerts. C'est encore là une invention des feuilles allemandes. De préférence il recherchait les personnes qui parlaient l'italien. Lorsqu'il avait le bonheur de rencontrer des gens qui ne faisaient point spéculation de leurs visites, il se livrait par moments à une gaieté folle; sa parole roulait rapidement; il était heureux dans ces heures de verbiage de pouvoir raconter, sans retenue et avec de grands éclats de rire, de petites histoires singulières. Ainsi nous lui avons entendu répéter plusieurs fois une anecdote assez connue, mais qui, dans la bouche de Paganini, avait un cachet tout particulier.

« J'étais un jour dans les rues de Vienne, disait-il, un soir que le tonnerre grondait dans le ciel et que la pluie frappait les fenêtres; je sortais de mon hôtel et je marchais lentement, sans but, regardant ces bonnes têtes d'Autrichiens, blondes et carrées, lorsque la pluie et l'orage me surprirent tout à coup dans un faubourg. J'étais seul, ce qui m'arrivait rarement. Pour retourner chez moi il aurait fallu faire une demie lieue de chemin au moins: je n'avais qu'un moyen, c'était de prendre une voiture. J'arrêtai successivement trois gondoles; mais les conducteurs, ne comprenant pas la langue que je parlais, continuaient leur course et refusaient de m'ouvrir les portières de leurs voitures. Une quatrième gondole vint à passer; la pluie tombait fortement, il faisait un temps affreux. Cette fois le cocher m'avais compris; il était Italien, véritablement Italien. En montant, je voulus faire prix avec lui; mais sur cette question que je lui posai :

— Combien prendrez-vous pour me ramener à mon hôtel ?

— Cinq florins, me répondit-il, le prix d'un billet d'entrée pour les concerts Paganini.

— Coquin que tu es, lui répondis-je, comment oses-tu exiger cinq florins pour une si petite course ? Paganini joue sur une seule corde; mais toi, peux-tu faire marcher ta voiture avec une seule roue ?

— Eh, monsieur ! il n'est pas aussi difficile qu'on le prétend de jouer sur une seule corde; je suis musicien, et aujourd'hui j'ai doublé le prix de mes courses pour aller entendre ce monsieur que l'on appelle Paganini.

« Je ne marchandai plus. Le cocher me conduisit avec conscience. J'avais mis plus d'une demie heure pour venir à pied dans le faubourg; en moins de dix minutes j'arrivai devant la porte de mon hôtel. Je sortis cinq florins de ma bourse et un billet de mon portefeuille :

— Tiens, voilà la somme que tu m'as demandée, dis je au cocher, et de plus un billet pour aller entendre ce monsieur

Paganini dans un concert qu'il doit donner demain à la Salle Philharmonique.

« En effet, le lendemain, à huit heures du soir, la foule se pressait aux portes de la salle où je devais me faire entendre. Je venais d'entrer, lorsqu'un commissaire vint m'appeler en me disant: Il y a à la porte un homme en jaquette, assez malproprement vêtu, qui veut entrer à toute force. Je suivis le commissaire. C'était le cocher de la veille, qui, usant du droit que je lui avais donné, voulait s'introduire avec son billet. Il criait qu'on lui avait fait cadeau de sa place, et qu'on ne pouvait lui refuser l'entrée du concert. Je fis lever la consigne, et malgré sa jaquette, ses gros souliers mal cirés, je fis entrer mon homme, pensant qu'il se perdrait dans la foule. A mon grand étonnement, dès que je me présentai sur l'estrade, j'aperçus devant moi le cocher, qui produisait une très grande sensation par le contraste qu'offraient ses vêtements et sa figure avec les jolis minois et les riches parures des dames placées aux premières galeries. Chacun de mes morceaux fut applaudi avec entraînement; j'obtins un très grand succès, mais l'homme à la jaquette avait au moins autant de succès que moi. Il battait des mains et criait au milieu d'un morceau, lorsque tout le monde était silencieux. Ses gestes, ses cris, ses applaudissements, qui tenaient du délire, le faisaient remarquer autant que sa mise, qui était des plus burlesques.

« La soirée se termina, et, grâce au ciel, ce fut sans aucun accident. Le lendemain, à mon lever, on m'annonça qu'un homme demandait à me parler; il ne voulait pas se nommer, et, comme je tardais trop à répondre, je vis arriver le même individu qui avait excité tant d'hilarité à mon concert. Mon premier mouvement fut de le faire jeter par les escaliers; pourtant il avait un air si humble, que je n'en eus pas le courage.

— Diavolo ! que voulez-vous ?

— Excellence, me répondit-il, je viens vous demander un service, un grand service... Je suis père de quatre enfants, je suis pauvre, je suis votre compatriote, vous êtes riche, vous avez une réputation sans égale; si vous le voulez, vous pouvez faire ma fortune.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, autorisez-moi à écrire en gros caractères derrière ma voiture ces deux mots: *Cabriolet de Paganini* !

— Va-t-en au diable !... Mets ce que tu voudras...

« Cet homme n'était ni fou ni imbécile. En quelques mois il fut connu à Vienne beaucoup plus que je ne l'étais moi-même. Avec cette inscription, que je ne lui avais pas défendu de prendre, il fit une fortune considérable. Deux ans après je retournai à Vienne, le cocher avait acheté l'hôtel où j'étais descendu avec le produit de ses courses. En deux ans sa fortune s'était élevée à cent mille francs, et il avait revendu le cabriolet cinquante mille francs à un riche lord anglais »

Voici une autre anecdote qui nous a été racontée par Paganini.

Il se trouvait à Berlin dans une réunion où un jeune musicien, fort prétentieux cherchait à briller, ou plutôt à faire briller le talent qu'il n'avait pas. Cet artiste présomptueux exécuta plusieurs solos sans produire une grande sensation. Les auditeurs connaissaient Paganini; le jeune violoniste seul ne le connaissait pas. Prié instamment de donner aussi un échantillon de son talent, et non sans avoir fait quelques façons, Paganini joua plusieurs variations d'une manière si pitoyable que toute la société éclata de rire. Le violoniste en herbe ne manqua pas de faire chorus avec le public, et exécuta un nouveau morceau avec une affectation de supériorité incroyable. Paganini lui cria à haute voix: Bravissimo ! Puis il reprit le violon et joua cette fois à la Paganini, de telle façon que l'auditoire resta pétrifié. Le malheureux musicien fut stupéfait, quitta la société sans remercier son maître de la leçon qu'il venait de recevoir, et garda une haine implacable à la famille chez laquelle s'était passée cette scène amusante. Il faudrait consacrer un volume tout entier aux historiettes qui s'entremêlent à la carrière artistique de Paganini. Sa vie est un véritable recueil